

Lettres de Managua

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **82 (1973)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce sont des lettres «toutes simples» mais dont la simplicité précisément est bouleversante. Elles ont été adressées à une Suissesse qui a séjourné quelque temps en Amérique centrale pour y enseigner des travaux manuels à des enfants et à des instituteurs et institutrices. C'est ainsi qu'elle s'est fait des amis nicaraguayens qui trois semaines après le séisme lui ont écrit ces lettres, rédigées en langue espagnole, qu'elle nous autorise à publier en traduction.

Lettres de Managua

Managua, le 12 janvier 1973

Cara Emita,

Peux-tu imaginer la terrible tragédie que nous vivons? Managua est entièrement détruite.

Tout ce qu'on peut dire n'est rien par rapport à la réalité. Les rapports du représentant du Président Nixon et de Galo Playa ne pourraient être plus pathétiques.

Je suis dans la rue et ma famille avec moi.

Nous avons ressenti trois terribles secousses en l'espace de 15 à 30 secondes. La première a entièrement anéanti notre maison. Heureusement, nous avons tous pu sortir sains et saufs des décombres. Nous nous sommes alors tenus dans une petite cour intérieure.

Nous étions sept, Maria-Theresa, Rodrigo, Paul, Oncle Oristide, tante Natalia, Martita et moi. Nous étions calmes et n'avons pas perdu le contrôle de nos nerfs. Nous attendions notre fin sans voir d'issue. Nous étions dans les ténèbres, soudain nous avons aperçu une lueur du côté de la rue. Nous avons alors pensé qu'un incendie avait éclaté et que nous serions la proie des flammes.

Rodrigo se décida à aller voir. Il découvrit une brèche dans le mur donnant sur la rue. Il nous appela et nous la traversâmes l'un après l'autre. J'étais sûre qu'au cours de cette opération, le mur allait s'écrouler et nous ensevelir. Nous étions tous en chemise de nuit, pieds nus. Se retrouver dans la rue, cela signifiait être sauvés. Paul avait une épaule meurtrie. Un bloc de pierres était tombé sur lui.

Tous les habitants du quartier se réunirent dans une cour voisine où nous passâmes les trois jours suivants, entreprenant de petites sorties pour tenter de trouver des vivres. Et pour rechercher nos parents et nos amis. Ce furent trois jours terribles, sans eau, ni pain. L'automobile de Rodrigo avait été écrasée dans le garage par la chute du plafond. Ainsi, nous n'avions pas la possibilité de nous rendre à la ferme de l'Oncle Oristide pour y faire le point de la situation. Sa maison a aussi été endommagée par le trem-

blement de terre. Il nous a aidés, avec ses garçons et son camion, à sauver ce qui pouvait encore l'être. Maintenant, nous vivons chez lui.

Tu le sais, Rodrigo est médecin et moi pharmacienne. Aussi, dès le quatrième jour, après le séisme, nous sommes allés offrir nos services à l'hôpital. Il n'a pas été détruit, mais c'était dangereux d'y rester. C'est pourquoi nous travaillons dans de petites baraques. Tu ne nous reconnaîtrais plus. Pendant ces 3 jours, nous avons vieilli de 10 ans.

L'incendie du centre de la ville a duré plusieurs jours. Il était impossible de s'approcher du bâtiment de la poste pour y apporter ou y chercher du courrier. C'est la première lettre que j'écris. Excuse-moi, Emita, de ne pas t'avoir adressé à temps mes vœux de Noël. Nous voulions t'écrire tous ensemble et ta lettre du 22 décembre 1972 est restée dans les ruines. Notre maison est entièrement détruite. Notre magasin aussi. Ils ne sont plus que deux vilains monceaux de pierres. Il en est de même pour 6000 maisons du centre de la ville.



Nous avons perdu environ 30 000 Bolivars. J'ai pu sauver quelques appareils de mon magasin, mais ils sont aussi endommagés. Je ne sais pas comment je paierai mes dettes. Dieu voulait-il que nous vendions rapidement notre domaine de Léon pour faire face à nos obligations? Quelle chance que j'aie déjà payé l'entreprise Schubiger! J'ai pu sauver une grande partie de son matériel. Ma famille et moi te remercions de ta lettre de sympathie et de ton offre d'aide.

Nous ne savons encore rien. Que deviendrons-nous? Ici, c'est le chaos complet. On ne sait par quoi commencer.

Voir Managua, c'est voir un corps mort.

Toute la ville est bouleversée comme après un bombardement. Depuis trois jours, je dors chez une amie, près de l'hôpital. La vie à l'air libre m'a rendu les nerfs malades. Jusqu'ici j'étais incapable d'écrire. Excuse-moi. Mon adresse est toujours la même. Ne m'en veuillez pas si je n'écris qu'une seule lettre à tous mes amis de Suisse. Pour aller à la poste, il faut une autorisation spéciale. C'est horrible de marcher sur cette pauvre ville morte de Managua.

J'ai reçu ta lettre avant-hier. Tous les 3 jours j'irai à la poste. Jamais seule, c'est dangereux.

Tu me demandes comment tu pourrais nous aider? Pour le moment par tes prières seulement. Plus tard, nous verrons. Nous n'avons pas encore de projets. Nous ne voyons aucun horizon. Nous voyons seulement que nous devons espérer et attendre ce que l'avenir nous réserve. Je t'écrirai à nouveau bientôt. Très bientôt certainement. Nous tous te remercions encore de tout cœur pour ta sympathie. A bientôt.

Ton amie Liliam.

15 janvier 1973

Ma chère Emmely,

Tu le vois, nous sommes en vie, grâce à la bonté divine. Après la terrible tragédie que nous avons vécue, tout ce qui nous reste est un don du Ciel. Je ne trouve pas de mots pour tout raconter, mais tu l'auras vu à la télévision. Tout est vrai. C'est une dure épreuve. Nous avons tout perdu. La maison est détruite et c'est un miracle que nous vivions encore. Maintenant, nous vivons chez l'Oncle Oristide, à la campagne, là où nous avons fait du cheval ensemble, tu te souviens? Sa maison est aussi fort endommagée, mais nous avons fabriqué un toit d'aluminium pour nous protéger, en attendant d'avoir autre chose.

Managua n'existe plus. Ce n'est plus qu'un champ de ruines. Je te remercie de ta gentille lettre pour Liliam et pour nous. En quelques secondes, notre vie a changé. Certains d'entre nous ont pu sauver quelque chose, trois jours après le malheur.

Chaque jour, il y a encore de petites secousses. Rodrigo t'envoie son salut. Il travaille jour et nuit à l'hôpital. C'était terrible.

Mille mercis pour tout. Prie pour nous. Demeure en santé. Je t'embrasse.

Ton amie Maria-Teresa.

17 janvier 1973

Ma chère Emmely,

J'espère que tu as reçu ma dernière lettre où je te remerciais de la tienne, du 27 novembre 1972. Il m'est impossible de te décrire la tragédie qui a frappé notre ville. Managua et les villages alentours sont détruits sur un rayon de 10 km. Comme je te l'ai déjà dit, à part la fracture que Paul s'est faite à l'épaule, toute la famille est en bonne santé. Mais notre aide de ménage qui ne dormait pas chez nous a été tuée. Tu ne la connais pas. Luise s'en est bien sortie. Anita a été blessée à la tête.

Quelques mots au sujet de notre situation économique. Nos trois maisons ont été entièrement détruites. Nous ignorons si nous serons dédommagés, si nous perdrons ces terrains ou si le gouvernement nous donnera d'autres parcelles ailleurs. De toute façon, nous devons attendre longtemps avant de savoir quelque chose à ce sujet, car une commission d'étude géologique doit examiner très en détail où la ville devra être reconstruite. Nous avons deux terrains, un chez l'oncle, l'autre vers le sud, sur la route principale: je te l'avais montré, tu sais. Mais comment construire? Nous n'avons plus de moyens financiers, comme tout le monde ici. Pour te donner une idée: dans mon service de la Pharmacie à l'hôpital militaire, nous sommes 13 personnes qui avons tout perdu. Tous, tous ont perdu leur maison. Nous sommes reconnaissants d'être encore en vie. A Managua plus personne n'a de foyer, plus personne n'a un toit. Il y a quelques jours, j'ai été appelée par la Croix-Rouge qui m'a remis une dépêche du Comité international de Genève. Au cas où cette dépêche viendrait de toi ou du Dr Ravanti – on n'a pu me dire de qui elle provenait – il m'est venu une idée, tu pourrais peut-être entreprendre les démarches suivantes auprès de la Croix-Rouge internationale: nous serions plusieurs ici qui aimerions recevoir des maisons préfabriquées anti-sismiques de 2, 3 ou 4 chambres. L'Allemagne a donné 370 maisons de ce genre au Nicaragua, par la Croix-Rouge. Mais le Comité d'urgence de Managua a le droit de les distribuer. Tu le vois, nous n'avons aucune chance d'en recevoir. Mais nous serions prêts à payer de telles maisons; par votre intermédiaire, elles devraient cependant nous parvenir à titre de don de la Croix-Rouge afin que nous soyons exemptés de la douane. 20 familles en tous cas, plus peut-être, seraient prêtes à en acheter.

Peut-être que la Croix-Rouge à Genève pourrait acheter ces maisons en notre nom, à un prix modique. Ce n'est qu'une idée. Dis-moi si tu la crois réalisable.

Je ne peux pas te donner de nouvelles des personnes que tu as connues ici, à ton cours. Il n'existe pas encore de liste des morts et des disparus. Tu dois comprendre qu'une grande partie des habitants de Managua ont quitté la ville et vivent chez des parents ou des amis. Je me fais de grands soucis pour de nombreux amis que je n'ai pas encore retrouvés.

Rodrigo vit à l'hôpital et vient nous voir de temps en temps pour se remonter le moral, car il est très déprimé depuis la catastrophe. Je conserve aussi mon poste à l'Hôpital militaire où je travaille dans des conditions très dures: parfois pendant 8 heures sans interruption. Mes aides travaillent dans les mêmes conditions. Ce sont souvent de jeunes mères et elles doivent confier leurs enfants à des parents pendant la journée. Ces femmes et leurs maris reçoivent un salaire qui ne leur permettra jamais de reconstituer un foyer. C'est aussi pourquoi je m'intéresse aux maisons préfabriquées.

Je suis très déprimée à cause de mon commerce qui marchait bien. Et aussi à cause de quelques terrains que j'avais achetés en espérant les revendre à profit. Je me suis endettée pour cet achat en espérant que Dieu m'aiderait à assumer mes obligations. C'est ces obligations à remplir qui me donnent le courage d'aller de l'avant. Sans elles, je n'entreprendrais rien du tout, car l'horizon est si gris et si embrouillé que l'on n'a guère le courage de recommencer quelque chose. De plus en ce moment, tout est imprécis, tout est sombre et personne ne sait comment la ville sera organisée. Tout projet que je concevrais maintenant serait prématuré.

Les vœux de Noël que nous te destinions sont enterrés sous les décombres de notre maison. Comme si nous avions pressenti quelque chose, nous avions entrepris les préparatifs de Noël tardivement. Nous pensions poster notre courrier de fête le 23 décembre. Et je te l'assure, Rodrigo et moi t'avions écrit une longue lettre. Je te souhaite encore une heureuse année 1973.

Je t'embrasse.

Ton amie Liliam.

Nous espérons dans une très prochaine édition présenter les projets que la Croix-Rouge suisse entend réaliser en faveur des victimes du tremblement de terre de Managua, dans le cadre de la phase de reconstruction et grâce aux quelque 700 000 francs qui lui ont été confiés à cet effet.